

## Hommage à Jacques Berque

---

# L'histoire et la danse <sup>1</sup>

---

Vivacité du verbe et gourmandise de l'intelligence, voici Jacques Berque tel qu'en lui même. Ce texte, extrait de *Dépossession du monde*, est une magistrale expression de sa verve, une remarquable illustration de sa capacité à comprendre l'Autre de l'intérieur, sans jamais renoncer à son appartenance. C'est ainsi qu'il fut un homme des deux rives, un fondateur de confluences.

Il vient de nous quitter mais sa pensée reste vive. Elle est à l'œuvre dans tout ce qui peut se dire de significatif aujourd'hui sur la Méditerranée. Goût de l'ailleurs et rigueur du savoir, plénitude solaire et perception du tragique, caresse de l'Utopie et lucidité décapante, Jacques Berque nous a légué tout cela, tout ce par quoi l'être au monde méditerranéen renoue avec sa force inaugurale, sujet de son inlassable espérance.

Thierry Fabre

### *La Dépossession du monde*

Ed. Seuil, 1964

(Extraits)

Tout a fini, tout a commencé par la danse. Peut être qu'en ce Maghreb poudreux et doré, Dieu n'avait pas achevé de mourir. Peut-être que le message sémitique, arrivé comme un cri du désert, et qui venait se mêler ici au chant païen de la Méditerranée, proclamait encore un nom, agitait son fantôme de toujours. Mais c'est bien la foule des hommes qui vociférait, et de ses milliers de bouches, de ses milliers de gestes, réclamait l'humain. Elle avait « désappris de parler », telle l'antique Satyre, elle était « sur le point de s'envoler dans les airs ». C'est pourtant un langage qu'elle proférait, mais sur un ton d'indistincte véhémence où s'abolissaient les temps, les lieux, l'événement qu'on fêtait, et la mémoire des morts. Une histoire non limitative jaillissait de ses entrailles. Une histoire, ou peut être quelque chose de plus lourd.

---

N° 15 Été 1995

Les occasions sont rares, même touchant des requêtes fondamentales, qui descendent ainsi jusqu'aux tréfonds, et engagent le cerveau, le cœur, la sexualité, les muscles, dans la même exultation. C'est en principe l'indépendance qu'Alger inaugurerait ainsi. Mais si formidable que fût l'événement, il ne faisait qu'émouvoir des puissances plus formidables que lui. Celles du passé, celles de l'avenir. Ce jour était pareil aux grandes journées, *Ayyâm*, des Arabes d'avant l'Islam. D'avant le Prophète. D'avant le Déluge ! Une continuité héroïque renouait avec l'immémorial. Car cette renaissance à l'histoire était aussi le rejet du passé intermédiaire. Le peuple, d'un énorme tressaillement de sa crinière, semblable à celle d'un cheval barbe, secouait un siècle et demi d'histoire de France. C'était pour créer une histoire à lui. Au nom des puissances de jadis et de demain, il humiliait celles de naguère. Celles de l'autre, donc aussi les siennes. Car il l'avait vécu, ce passé colonial, qui avait été vicissitude historique, et non pas injure métaphysique. N'importe. Aujourd'hui commençait l'avenir. Les calculs, les travaux, les longues patiences ou les astuces de l'action viendraient ensuite. Toujours trop tôt. En attendant, il fallait renaître, se faire un sang neuf à l'égal du nom et du drapeau. Voilà pourquoi ce peuple dansait.

Dans le rite nilotique du Zâr, le possédé chasse de lui les démons en les mimant en saltation réglée. Les figures sont complexes et savantes. Il faut une maîtresse de ballet. Il faut couler les fureurs salvatrices dans un moule traditionnel. Beaucoup de docilité, de minutie et d'enthousiasme tout ensemble sont nécessaires pour que réussisse l'orchestrale déposssession. Rien de tel en ce jour maghrébin. Le peuple danse sa liberté, dont il invente, à mesure, les rites, les liturgies. Lui aussi chasse ses démons en les accomplissant. Mais il explore, par la danse, de nouvelles positivités. Ce n'est pas dans l'anormal qu'il se situe, non plus que dans l'univers du songe ou du recours. C'est sur une terre bien ferme. Celle même que l'on aperçoit, par-delà le golfe et le cap Mati fou, s'accroître en amoncellements bleutés vers la Kabylie. En ces moments qui, peut être, ne reviendront jamais plus, une parenté s'éprouve entre la force des montagnes, la sève qui gonfle les arbres, même les fichus poussiéreux de la rue d'Isly, et les chairs de l'homme. Des bras du mâle, des hanches de la femme, monte une ferveur capable de recréer des mondes, qui sait ? En tout cas de la refaçonner, cette terre arrosée de sang, terre courte et infinie, obstacle tout ensemble et souveraineté de mon désir.

Mais le peuple de cette ville-là, de ce jour-là, n'est pas unique à danser ainsi sa liberté jeune. De pareilles véhémences ont bondi dans le monde, çà et là, au moment où tombent les dominations, ou que, par un exorcisme décisif, on les somme de s'évanouir. Le retour de leaders exilés ou emprisonnés avait, en Tunisie, au Maroc, ému de pareilles véhémences. En 1947, dans un patio du quartier ancestral, Allal el-Fasi, de retour du Gabon, reçoit ses partisans de la première et de la onzième heure. Le bourgeois sur sa mule, insoucieuse de la lutte de classes, l'artisan d'un pas que les stations accroupies de l'échoppe n'ont pas engraisé, s'en viennent par les ruelles ombreuses. L'arrivée de l'exilé a fait, dit un témoin, « l'effet d'un bidon d'essence sur un incendie ». Quelques années après, Bourguiba débarque, aussitôt happé par une marée furieuse de joie. Allal, fils d'antique lignée, se résume en un regard : peut-être le regard de l'histoire islamique

du Maghreb depuis le conquérant Oqba, son ancêtre. D'origine modeste, de carrure démocratique, le Za'im tunisien unit les yeux clairs au maxillaire carré d'un tribun méditerranéen. Ben Bella surgit à Tlemcen, prend l'Algérie au mot, l'emporte parce qu'il est le plus « arabe ». Les leaders changent. Les circonstances aussi. Des manifestations, le Maghreb en a vu beaucoup, dans cette ère cumulative qui va du soulèvement de Sétif (1945), à l'octroi de l'indépendance interne à la Tunisie (1954), puis de l'indépendance complète aux deux protectorats (1956), à la conquête de l'indépendance par les Algériens (1962).

Et ce ne sont point là fêtes isolées. C'est la plus grande partie du monde qui, d'émeutes en tractations, d'attentats en emprisonnements, et de campagnes de presse en séances de « baignoire », sans oublier les batailles de grand style, comme à Dien-Bien-Phu, accède à la liberté politique. Liberté soudainement bien amère ! N'importe. Il y aura eu, de-ci de-là, dans le brandissement des drapeaux neufs, par le tournoiement et le cri, le coudoisement des « frères » — mais qui n'est pas devenu « frère » alors ? — célébration d'un rite de dépossession. Les vieux démons réintègrent le passé. Du moins, on le présume. Ils vont faire place à d'autres démons, qui ne seront pas moins despotiques, ni plus « nationaux » que leurs prédécesseurs. Le diable, une fois devenu louablement mon compatriote, qu'il se fasse capitaliste ou bureaucrate, agitateur d'égoïsmes ou provocateur de chimériques générosités, conseiller d'inertie ou de convulsions, me causera même des dommages plus amers que le diable colonial, car je ne pourrai toujours invoquer contre lui la culpabilité de l'Autre, ou du moins je le pourrai de moins en moins. Jusqu'où va durer l'enthousiasme ? Cette foule ne va-t-elle pas rentrer ce soir comme d'un carnaval, dans la tristesse des mauvaises digestions, ou de l'absence de digestion ? De quoi demain sera-t-il dansé ?

Qu'importe. Ces journées auront été solennelles. Piètre serait l'observateur de notre temps qui n'en mesurerait les significations.

Cette journée d'Alger avait donc été préparée par d'autres. Beaucoup, parmi ses témoins, évoquaient les fastes préparateurs, de réussite et de couleur fort inégales, mais qui, de lointains afro-asiatiques et caraïbes, la dotaient d'harmoniques prodigieux. Apparemment, il ne s'agissait que d'un nouveau peuple libre. Mais dont la famille s'étendait fort loin : au monde arabe, pour le moins. Plus largement, à l'univers. Or cet univers confluaient en un point. La convergence était totale. Unité, unitarisme, unicité, ces notions théologiques que le Coran vous avaient apprises, dès les jardins de l'enfance, et que la presse arabe, depuis une génération, agitait, à sa façon dérisoire et bouleversante, vous aviez l'impression de les retrouver en ce jour, tangibles, corporels. L'unité devenait « concrète » : un mot, appris des marxistes, et que l'on s'efforcera de ne plus oublier... Comme dans ces moments de l'amour où le rassemblement de l'épars, l'identification à l'adverse jaillissent, tout à la fois vertige et lucidité, telle jaillissait dans l'enthousiasme et la conscience l'unité maghrébine. Dès lors, toute la critique qu'il avait fallu aiguïser au combat, impitoyablement quant aux autres et à soi-même ; toute cette francisante interrogation, doublée d'inquiétude arabe, et l'amertume des temps modernes multipliée d'orientale nostalgie — tout cela, qui aurait pu attrister la foule, ou du moins les

responsables, cédait dans l'enthousiasme de l'être enfin rassemblé. Enthousiasme. Indulgence. Oubli. Cependant quelqu'un manquait à l'appel, et pour cause : Hernandez. Et ses filles. Quel dommage! Pas pour les violer, non! Bon pour l'époque coloniale! Le viol est « sous-développé ». Et d'ailleurs, le service d'ordre de l'A.L.N. n'entend pas là-dessus la plaisanterie. Pas pour violer. Non. Pour aimer. Pour épouser. Pour assouvir cet élan des races l'une vers l'autre, que le régime précédent n'avait pas su ne pas tarir. Mais Hernandez, avec ses oncles, ses couffins, sa colère, était parti. L'O.A.S. avait transigé, non sans que, dans la meilleure tradition des batailles du temps passé, ses négociateurs n'eussent, murmurait-on, profité des vicissitudes des pourparlers pour spéculer justement en Bourse. Lui, Hernandez, n'avait ni de « Bône-Guelma », ni d'« Ouenza », pas plus que de « Rio Tinto ». Il ne pouvait, tout au plus, que, du pont du navire, décocher à l'Algérie renoncée un geste obscène et sa malédiction vengeresse. Après les meurtres rituels de l'O.A.S., avait en effet commencé l'exode des Petits Blancs. Ou leur fuite imprécatoire. Hernandez ignorait qu'il reproduisait ainsi ce qu'avaient fait, des dizaines d'années auparavant, beaucoup d'algériens émigrant comme *muhâjirîn*, par essais successifs d'Alger, de Constantine ou de Tlemcen, pour souffleter de leur absence le vainqueur affairé. Lequel n'en avait cure...

Ce jour-ci, on n'avait pas à se venger, non plus même qu'à se souvenir. On avait à être. Bien trop de choses à régler avec soi-même pour songer sérieusement à l'Autre. Une solitude endiablée peuplait l'Univers. Nous et l'Univers. L'Univers et nous. Demain, cela deviendrait le dialogue vieillot des diplomates : des festons sur de la flamme. Mais aujourd'hui le Maghreb se répandait, à moins que ce regard ne fût celui de l'homme à venir.

La danse était tragique, du fait de ce regard. Mais elle était aussi gourmande, joviale.

Si Bab-el-Oued faisait défaut, la Casbah répondait à l'appel. Une Casbah ayant perdu sa réputation de repaire interlope, lavée, comme tout le reste, des moisissures et des vomissures, restaurée à neuf par le sang, brillante comme le zinc d'un bar à sept heures du matin.

C'était cela. Lavage général. Enivrante sensation de nouveauté la foule qui officiait son propre rite était bien loin d'une recherche des mérites et des démérites. Un Dieu rétributeur avait bien pu exaucer la longue prière des Croyants ; l'astuce patiente des leaders, la souffrance des héros avaient bien pu par les voies du siècle, préparer ce grand jour, le « déterminer » longuement, savamment, ce n'était pas la conscience qui prévalait, c'était la fratrie. C'était le vertige de se sentir si nombreux, l'engagement de l'âme et du muscle, et le désir aussi, l'éternel désir, qui bramait au passage des neuves citoyennes.

De cette exaltation, la femme maghrébine avait été de longue date, ou plutôt sans date, l'organisatrice. Elle pose à l'historien, en cette heure où, sortant de la grotte, elle crie et gesticule, après avoir combattu, le problème de la participation du muet, du séparé, du préservé. Elle est censée enclore de tabous. "Tabou". C'est le sens du mot *h'arem*, cher à Crébillon fils. Jamais ce mur, dont on veut la protéger, ne s'est fait si défensif qu'au moment où, dans les mœurs, il s'effondre. La polygamie, la réclusion ne sont plus guère qu'un thème de propagande. Et cependant, lors du 13 mai, quand les

Services psychologiques exhibent des musulmanes à visage découvert, l'attentat est grand. On crie au viol. Précisons. Ce qui est violé, ce ne sont pas ces femmes, qui ont depuis longtemps conquis le droit au regard. C'est l'idée de voile, de sauvegarde, de signifiante. Nul ne s'y trompe, au fond, tandis que la polémique guerroye sur la surface de ces draps blancs.

Armée de réserve de la nationalité, la femme maghrébine n'avait le plus souvent, à la différence du mâle, éprouvé de l'impérialisme que des effets indirects. Alors que l'homme, dissocié, détruit, refait, avait subi jusqu'à cette injure totale de devenir lui-même en entier la négation de l'Autre, la femme gardienne d'émotions où le primordial l'emporte toujours sur l'acquis, berceuse de l'enfant, symbole du refuge, conservatrice de l'immémorial, était restée affirmante. Après tant d'années d'histoire coloniale, après les dernières luttes même, auxquelles des jeunes filles avaient participé, elle était restée virginale et prégnante à l'égard de la nature. Aujourd'hui, à nouveau, elle côtoyait l'histoire. Elle y apportait sa caution qui débordait l'instance politique, et de beaucoup.

Car elle avait d'autres défaites encore à venger, que celles de la patrie. Sans doute la féminité outragée préparait-elle contre le mâle de futures revanche. Sans doute un désir, fort au point de s'ignorer lui-même, faisait-il appeler par certaines, à travers la journée nationale, des journées qui soient de leur sexe et de leur âme, et qu'il faudrait peut-être arracher à de patriotiques usurpations. Ce débordement, ce surplus qu'offre la femme au point de surprendre, d'effrayer souvent son heureux bénéficiaire, grossissent aujourd'hui la transe publique. A ces hauteurs, à ces profondeurs du geste collectif, la femme l'emporte encore par le sacré. Tout son corps, à certains moments, devient imprécation, ou bénédiction. On l'a vue récemment sur les terrasses de la Casbah, on l'avait vue naguère sur celles de Fès, défier l'homme par sa nudité. La terrible exhibition, qui n'a rien de la fête galante, somme les mâles de puiser au plus profond d'eux-mêmes, par-delà tous les interdits s'il le faut, la rage de détruire et de créer. Dans le ciel poussiéreux et chaud, les youyous croisent leurs trilles, comme des lances d'incendie croiseraient leurs jets dans la flamme. Le cri ambigu peut traduire le deuil ou la frairie. Il participe, disons, d'une dialectique où se dérobe l'antithèse simpliste du oui et du non, du bien et du mal. A l'entendre, il n'est pas d'homme maghrébin qui ne sente son âme durcir.

Aujourd'hui, ce jaillissement de l'élémentaire venait irriguer une conscience historique. Et de même que, les jours passés, une colère venue des tréfonds, et qui n'était pas seulement ressentiment politique, poussait devant elle l'action, de même au jour de liesse la femme se prêtait. Allumant de sa présence l'instinct des hommes, émue elle-même de toutes ces chaleurs, solidaire de tous les projets, mais négatrice de toutes les limites, l'«hôtesse étrangère<sup>1</sup> » était venue et, parmi les hommes, allusivement tournoyait.

Il n'y avait pas de vaincu dans cette fête, sauf les vaincus délibérés, ceux qui avaient choisi de conclure sur un *final* parodique et sanglant la grande chronique de l'Empire français. Est-ce outrer l'idéalisme, que de penser que les vrais rapports de la France et de l'Algérie commencent en ce jour? La plupart le sentent, bien que personne n'ose encore le dire. Anticipation optimiste? Ce n'est pas son optimisme qui va me la faire retirer aussitôt que

risquée, mais plutôt la restrictions qu'elle apporte à l'avenir touffu. On devrait s'interdire aujourd'hui toute *délinéation* de ce qui déferle sur vous avec cette énormité indivise. Et pourtant une distinction s'impose déjà, entre trois rôles, ou trois personnages de la France. Le pays qui escamote en ce moment ses statues sur les places, est bien celui contre qui la guerre ouverte a duré sept ans, et la revendication près d'un siècle et demi. Il fut aussi le partenaire d'un jeu d'action et de réaction, de destruction et de réfection, dont résulte une bonne part de l'être maghrébin. Mais qu'était-il ce partenaire par rapport au pays clair et secret de Descartes ? Et cette intelligentsia de Paris, qui s'interroge si ardemment sur ce rapport ne se veut-elle pas du monde plutôt que de la nation étroite ou plutôt n'identifie-t-elle pas sa francité à l'univers ? Ce tripartisme, beaucoup, parmi la foule en joie, l'ont gardé toujours au fond du cœur. Et ce n'est point là seulement distinction lénifiante, absolution fragmentaire des responsabilités. A chacun des trois personnages de la France fait pendant un type d'être algérien. Il y a une Algérie de l'altercation, une Algérie de par-dessous et de par-delà, c'est-à-dire de l'affirmation inconditionnée, une Algérie de l'Univers. De laquelle des trois le cri de cette masse a-t-il jailli ?

Mais cette indivision de la joie, faut-il donc l'analyser, ou seulement la ressentir, ou même la réfléchir dans votre sens à vous ? Le dernier parti est sans doute le plus spontané. Je devais passer la nuit à écrire un poème, lequel n'avait apparemment rien à voir avec l'Algérie ou sa révolution. Et ce détail, incidemment révélé, a fort ému, dit-on, un personnage des plus officiels. Ce qui n'est possible qu'en pays arabe...

D'une des fenêtres donnant sur un square, qui porta divers noms selon les régimes, mais qu'on appelle toujours «le Square», supposons que trois amis regardent la foule passer et tourbillonner. L'un est un «combattant des Djebels», qu'il a gagnés en sautant le mur de l'hôpital de Mustapha où il travaillait comme interne. Il suppose déjà la retombée de certains espoirs. Il aurait préféré que l'ALN. laissât aux Français la tenue léopard et l'insigne de parachutiste. Il regrette les polémiques des dirigeants, auxquels il serait tenté de crier comme la foule : «Sept ans, ça suffit !», *Seb'a snîn, bârka!* Il se rappelle la formule qu'arborait en exergue le journal *Combat*, du temps d'un certain Camus : «De la Résistance à la Révolution.» Elle est devenue assez peu de temps après : «Le journal de Paris.» Salutaire leçon. La Révolution est à bâtir, ou bien elle se dissipe. Le second des amis du balcon est un militant du PCA Ces déchéances l'irritent, mais ne l'étonnent plus. Entre les périls symétriques de l'opportunisme et du sectarisme, il sait que la voie est étroite. Et parfois zigzagante. Pourtant l'analyse est simple. Il y a la base. Et il y a l'idée. Le va-et-vient de l'une à l'autre est ardu, mais nécessaire. Il se demande comment on va pouvoir y travailler : entente pour un «front» commun, ou — déjà, encore — clandestinité? Le troisième ami est un jeune peintre français, quelque peu déserteur. L'heure lui est faste. La violence de la foule monte vers lui comme le pistil d'une fleur géante. En sera-t-il l'abeille, et de quel pollen? Furtivement, il a crayonné à l'envers d'une feuille de calendrier «sainte Philomène», une grasse arabesque où quelque chose lui fait reconnaître l'avenir d'un peuple, à la fois, et l'invitation d'une femme.

Tous trois devisent. Appelons-les respectivement X, Y et Z.

X : Voici le peuple, enfin, les travailleurs!...

Y : Oui, le peuple arabe...  
 X : Notre «universel concret»...  
 Y : Il est brave...  
 Z : Il est beau...  
 X : Il est pauvre.  
 Y : Oui, mais fier. Il croit...  
 X : A ce qui fait la force d'un peuple, et d'une classe dans ce peuple.  
 Y : Il croit en lui-même.  
 X : Son dynamisme historique!  
 Y : Des valeurs bien à lui!  
 X : Oui : la Révolution.  
 Y : Et l'Islam, l'arabisme.  
 X : Si tu veux. Mais que dit notre peintre?  
 Z : Je dis que la foule est terrible, que la ville est saoule, que la nation...  
 X et Y (ensemble) : Tu verras quand nous l'aurons construite.  
 Z : Arrêtez, malheureux! Vous allez l'éteindre.  
 X et Y (ensemble) : Tais-toi  
 L'auteur à tous les trois ensemble : «Taisez-vous tous!»

Cette furie évoque les eaux initiales sur quoi il est dit que l'Esprit flotta dans les débuts du monde. Mais le problème de cette flottaison, et de ce qui en est sorti, ne laisse pas d'inquiéter.

Ainsi, le peuple maghrébin vient de retrouver, ce jour, le déferlement de ses eaux sauvages. Ces eaux, que l'ère précédente avait divisées, domptées, et partiellement tariées, vont-elles tourbillonner longtemps? Déjà elles s'engouffrent avec l'ardeur innocente du bassin dans la rigole, quand la vanne vient de s'ouvrir. Faudra-t-il donc toujours canaliser, irriguer ? Et ne sera-ce pas au prix de bien des pertes?

Les trois amis qui sont au balcon de l'Hôtel des Etrangers, mettons, car c'est là que Ferhat Abbas fut arrêté en 1945, s'entendent pour déclarer la journée «historique». D'abord, il y faut un jour qui aurait pu, comme tous les autres, commencer par le *yaouled* glissant le journal sous la porte, et finir par des batailles de chats autour des poubelles sur le trottoir. Un jour dont Jules Laforgue aurait pu chanter le quotidienneté. Seulement l'histoire l'a transfiguré, ce jour. Non sans le tyranniser quelque peu. Ses rythmes, ses propos, ses émotions, ne se reconnaissent plus. Il y a peut-être en ce moment, dans le bordel qui domine le Cercle militaire, de l'autre côté de la place, des couples en émoi. Gageons qu'ils trouvent à leur affaire un goût inhabituel. Le sexe est pourtant un bon refuge contre l'histoire. Et aussi le *kif* et l'anisette. Mais aujourd'hui l'histoire envahit tous les domaines : les pénombres de l'église Saint-Augustin, où Jésus se désolidarise de la colonisation; la torpeur du port déserté de ses dockers. Et le square lui-même où le souffle énorme de la foule dissipe une poussière déposée sur les ficus depuis la Monarchie de Juillet.

Moment solennel. L'histoire algérienne se sépare de l'histoire de France. Voilà déjà une interprétation, une limitation. Comme telle, déjà, elle inquiète. Quelle sera cette indépendance: vraie ou fausse? L'ajout d'un préfixe, et l'on a: néo-colonialisme. Or cette joie de masse, elle-même, quelques esprits chagrins la suspectent. A tout le moins de versatilité. Ou de

recommencement. D'autres, avec leur 13 mai, avaient aussi cru toucher des eaux originelles. Bien sûr, les choses ne se comparent pas. Il faut bien que le sens de l'histoire se reconnaisse à certaines évidences. Mais c'est déjà une phénoménologie. Attention ! Les trois amis du balcon ne disent pas toutes leurs inquiétudes. Elles s'accroissent, à mesure que la fatigue vient. Cette fête est spectacle. Or l'innocence même ne garantit personne contre les redites. D'ailleurs, y a-t-il une innocence ? Le camarade X se rappelle un propos sardonique de Marx.

Il est des moments où la réalité se mime. A quelles inflexions subtiles les reconnaît-on ? Sans doute à l'accent d'insincérité, au flonflon, à l'outrance. La grande Commune elle-même, en de tels moments, se donna la comédie. Son beau cri devint orphéon : en écho, les fusillades. Alors il ne reste à la révolution que de se faire témoignage d'elle-même, ou poésie, comme chez Michelet<sup>2</sup>. Elle avorte en beauté utopique « quand elle s'arrache à la prose naturaliste du quotidien ». Mais de quel droit distinguer entre un quotidien, terreau de l'histoire, et l'autre, sa confortable sépulture ? De quel droit préférer la prose à la poésie ? Les signes ne comptent pas moins que les faits, ou du moins les faits n'agissent qu'à condition de signifier. Ces Arabes, qui clament et s'acclament d'Alger à Port-Saïd, se croient toujours à quelque titre les cavaliers d'Allah. Idéalisme dérisoire ? Que non pas ! Bien leur en a pris de se vouloir mythiques. La colonisation ne solidifiait que trop leur liberté mythique. Il est vrai que pour eux, le mythe, mais aussi le terre-à-terre et le jour-le-jour, s'irriguent d'Absolu. Ils sont, dit Gabriel Bounoure, « tout trempés d'originel et d'universel<sup>3</sup> ».

Mais alors pourquoi privilégier chez eux l'une de ces qualifications sur les autres ? Comment reconnaître celle à laquelle doivent s'attacher les gens sérieux, professeurs, militants ou responsables ? Leur gestuelle, véridique ou parodique, comment la disjoindre de leur historicité ? Mais aussi de leur sacralité, de leur sexualité, de leur théâtralité, de leur quotidienneté, que sais-je encore... Dans la foule tourbillonnante, ce jour-là, toutes ces systématisations, et d'autres encore, sont latentes, indivises. Il est vrai que toutes en ce jour, avec une docilité touchante, pointent sur l'histoire.

**Jacques Berque**

---

(1) Est-il besoin de préciser que cette description est en partie imaginaire ?

<sup>1</sup> C'est l'expression de Louis Massignon, préface à l'édition 1955 de *l'Annuaire du Monde musulman*.



---

<sup>2</sup> Athènes se faisait ainsi exposition permanente du temps de Pausanias. Ce sort menace tous les vieux pays, auxquels on propose de devenir «son et lumière» d'eux-mêmes.

<sup>3</sup> «Destin de l'arabisme», *Lettres nouvelles*, n°22.